

C'est dans cette *bibliothèque* que se voit le prétendu manuscrit du *Pentateuque*, que la tradition attribue à Esdras, lequel vivait 467 ans av. J.-C. Hollingen a suffisamment prouvé que cette tradition était une fable.

— *Bibliothèque de Cagliari*. Fondée en même temps que l'université, elle fut primitivement spéciale aux professeurs, et un exemplaire de tout livre imprimé dut y être déposé. Elle contient aujourd'hui 30,000 volumes imprimés, dont 1,860 sont des livres rares et précieux; les ouvrages de théologie et de jurisprudence y figurent en grand nombre, et, parmi les livres antérieurs à l'an 1500, on en compte 187, dont 20 sans date. Les manuscrits sont peu nombreux, la plupart concernant l'histoire de la Sardaigne et ses lois; on cite un commentaire inédit de Jean de Lignano sur les *Clémentines*, et un manuscrit ancien de la *Divine comédie* de Dante.

Bibliothèque de Pologne. L'Université de Cracovie, vulgairement appelée *Université Jagellone*, fondée en 1364 par Casimir le Grand, inaugurée en 1401 par Jagellon, possède une *bibliothèque* de plus de 50,000 volumes avec de nombreux manuscrits, parmi lesquels une *Encyclopédie* manuscrite latine, écrite par Paul de Prague, en Bohême; les *Maximes de Sénèque*, en latin, allemand et polonais; un manuscrit sur vélin du XIII^e siècle intitulé : la *Pharsale de Lucain*, et quelques autres, rares et précieux.

Celle de Varsovie, moins riche, puisqu'elle ne possède guère qu'environ 30,000 volumes imprimés, a aussi quelques manuscrits dignes d'être cités, entre autres le *Recueil des monuments d'antiquité*, un *Évangile* sur vélin ayant près de cinq siècles d'existence et une *Bible* latine du XIV^e siècle. Mais il existe dans cette ville une seconde *bibliothèque*, celle de *Zaleski*, qui, au commencement du siècle, s'élevait déjà à 250,000 volumes imprimés; elle était publique depuis 1745. Elle tire son nom de ses fondateurs, les frères *Zaleski*, qui en firent hommage à la république de Pologne; elle se divise en cinq classes : religion, philosophie, discours, histoire et imagination, et chaque classe est divisée par langue. Cette *bibliothèque* est surtout riche en auteurs classiques.

Bibliothèques de Portugal. Celle de Lisbonne possède 85,000 volumes; on la désigne sous le nom de *Bibliothèque nationale*. Elle contient un assez grand nombre d'ouvrages d'une certaine valeur sur l'histoire naturelle. Outre celle-ci, il en existe une seconde, dite des *bénédictins*, dans laquelle on remarque une assez belle collection d'ouvrages portugais et espagnols, et de nombreux livres français et italiens. Une troisième *bibliothèque*, dite de *Saint-Vincent*, contient aussi une collection considérable d'ouvrages portugais.

Bibliothèques de la Prusse. Celle de Berlin fut fondée par Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, et fut considérablement augmentée par l'adjonction qu'elle reçut de celle du célèbre *Spanheim*. Elle contient 700,000 volumes imprimés et 5,000 manuscrits, parmi lesquels se trouvent des in-folio et des in-quarto du temps de Charlemagne. La *bibliothèque* de l'université berlinoise est de 100,000 volumes. La *bibliothèque* de Halle est de 50,000 volumes; celle d'Erluth, de 40,000 volumes; celle de Kiel, en Holstein, de 40,000 volumes.

Bibliothèques de la Russie. L'empire russe doit à Pierre le Grand ses nombreuses *bibliothèques*. Avant lui, on ne trouvait qu'à la, dans les grandes villes, que des livres religieux écrits en langue slave; ce fut lui qui, en fondant l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, institua la *bibliothèque*, qui aujourd'hui possède 100,000 volumes, et ce fut lui aussi qui fonda la *bibliothèque* impériale, contenant 450,000 volumes imprimés et 17,000 manuscrits, rassemblés tant par ses soins que par ceux de l'impératrice Catherine II, qui augmenta considérablement la collection en y versant tous les livres qu'elle avait acquis des *bibliothèques* de Voltaire, de Diderot et de d'Alembert.

En 1721, les Russes avaient découvert chez les Kalouks une *bibliothèque* dont les livres, très-hauts, étaient composés d'épais feuillets formés d'écorce d'arbre, enduits d'un vernis; l'écriture était blanche sur un fond noir. Des spécimens de cette curieuse collection furent offerts aux diverses *bibliothèques* de l'Europe.

— *Bibliothèque de Sébastopol*. Cette *bibliothèque*, qui fut détruite en 1855, lors de la prise de Sébastopol par l'armée franco-anglaise, était située dans une des principales rues de la ville; on y montait par un large escalier de granit, défendu par deux immenses sphinx en marbre, que l'amiral russe Lazaref avait rapportés d'Italie, au-dessus desquels il y avait, dans deux niches, des statues en marbre de même provenance. La *bibliothèque* s'ouvrait de 8 heures du matin à 8 heures du soir, on y entrait par un guichet donnant sur un jardin, et on pénétrait d'abord dans une chambre où se trouvait un magnifique modèle de squelette de navire, qui s'ouvrait en deux pour faciliter l'étude de sa construction; les murs de cette chambre étaient entièrement couverts de gravures anglaises, et des collections de minéraux, de pétrifications, de vases antiques, de monnaies, de camées, d'animaux empaillés et de mosaïques de Kherson emplis-

saient les armoires. Dans une seconde pièce, on voyait un beau modèle du vaisseau les *Douze-Apôtres*, avec son grand mât, qui touchait le plafond, et des armoires à livres. Une troisième chambre servait de salle de lecture; au milieu de cette pièce se trouvait une longue table, sur laquelle étaient placés soixante-six journaux en diverses langues. Elle était tapissée avec luxe, et les murs étaient ornés de belles cartes russes, roulées sur des poulies, ce qui permettait de les déplier à volonté.

L'étage supérieur était garni d'armoires pleines de livres et d'instruments de marine. Cette *bibliothèque* possédait 12,000 volumes, et elle était parvenue à ce chiffre simplement par les dons volontaires des marins, qui lui consacraient 2 pour 100 de leurs appointements.

Au moment de l'abandon de la partie sud de Sébastopol, une escouade de soldats russes fut envoyée pour y brûler tout ce qu'ils y trouveraient; l'ordre fut ponctuellement exécuté. Les Français, en entrant dans la ville, achevèrent l'œuvre des flammes, et transportèrent à Paris les sphinx et les statues.

Bibliothèques de Suède. La *bibliothèque* de Stockholm, placée dans le château, se compose de 80,000 volumes; elle fut fondée par la reine Christine, et elle renferme la *Vulgate* dont se servit Luther, chargée de notes marginales de sa main; et qui fut imprimée à Lyon en 1521. Entre autres manuscrits curieux, on remarque une copie du *Coran* et le fameux *Codex aureus*, qu'on dit être du IX^e siècle; son nom d'*Aureus* vient de la grande quantité de lettres d'or qu'on y trouve sur fond pourpre. Un autre manuscrit non moins curieux est un gigantesque volume sur peau d'âne, composé de 40 cahiers de 4 feuilles de 16 pages, contenant l'histoire de l'antiquité, et qu'on croit avoir été pris par les Suédois à Prague.

Une autre *bibliothèque* suédoise très-renommée est celle de l'université d'Upsal, dite la *Nouvelle bibliothèque*, riche de 100,000 volumes imprimés et de 6,000 manuscrits de toutes les époques; elle a trois divisions : celle des lettres, celle de l'histoire et celle de l'histoire naturelle; les bustes des rois de Suède la décoraient. Le manuscrit le plus précieux qu'elle renferme est le *Codex argenteus*; ce sont les Évangiles écrits en lettres d'or et argent; on y voit aussi un manuscrit islandais d'une grande rareté, ayant pour titre *Edda et Scaldia*. 500 volumes de manuscrits intéressants proviennent de la collection *Palmiskolds*, qui fut achetée par le gouvernement suédois et réunie à cette *bibliothèque*.

A Drontheim, la Société norvégienne a une *bibliothèque* composée d'environ 20,000 volumes.

Bibliothèques de Suisse. La *bibliothèque* de Bâle renferme environ 60,000 volumes imprimés, au nombre desquels se trouvent les *Actes* du concile de Bâle, en 3 volumes, avec des chaînes attachées à la couverture, et quelques précieux manuscrits, tels que le testament original d'Erasme, un magnifique exemplaire de son *Eloge de la folie*, couvert de notes marginales écrites de sa main, et de curieux dessins à la plume faits par Holbein. Cette *bibliothèque* est, en outre, riche en autographes de Luther, de Melancthon, d'Erasme et de Zwingle. Elle a un cabinet d'antiques et environ 12,000 médailles romaines; mais ce qui contribue le plus à la rendre célèbre, c'est la magnifique et précieuse collection de tableaux et dessins d'Holbein.

Dans la *bibliothèque* publique de Berne se trouve le buste de Haller; elle contient 45,000 volumes et 15,000 manuscrits. Une seconde *bibliothèque*, dite médicale, est composée d'environ 7,000 volumes imprimés.

La *bibliothèque* de Genève contient 50,000 volumes, et Saint-Gall en possède quatre : celle de l'ancienne abbaye, avec ses 1,000 manuscrits très-curieux, et trois autres qui sont publiques. Zurich en possède trois, abondantes aussi en manuscrits. La *bibliothèque* publique possède les meilleures éditions des auteurs classiques, et, parmi les manuscrits, trois lettres écrites en latin par Jane Gray à Bullinger, et le manuscrit original de Quintilien.

La *bibliothèque* de la cathédrale est également riche en anciennes éditions ainsi qu'en manuscrits, et celle des chanoines possède le corps complet des *Chroniques de la Suisse*.

Bibliothèque d'Apollodore. Cet ouvrage est la plus ancienne compilation qui nous soit parvenue sur la mythologie et l'histoire héroïque de la Grèce. On l'attribue à Apollodore, célèbre grammairien d'Athènes, qui vivait dans la 158^e olympiade, 150 ans avant notre ère. Il ne nous reste que trois livres de la *Bibliothèque*. L'ouvrage finit au milieu de l'histoire de Thésée. C'est un recueil des fables de l'antiquité, tirées des poètes et des premiers historiens et rapportées avec simplicité et clarté. Le premier livre se divise en neuf chapitres, dont les six premiers donnent les mythes puisés dans les théogonies et les cosmogonies. Ce sont les révolutions survenues dans le ciel entre les différents dieux qui y régnerent et les différents ennemis qu'ils eurent à combattre. Uranus, Saturne et Jupiter se détrônèrent successivement l'un l'autre et se défendirent contre les enfants de la terre, qui veulent les chasser du ciel. Puis, c'est la naissance et la généalogie des différents dieux du ciel, de la

terre et des mers. Avec le septième chapitre, commencent les fables helléniques, et d'abord celles de la race éolique, auxquelles appartiennent l'histoire des Aïoïdes (Othus et Ephialtes), l'enlèvement de Marpessa, Enée, Athamas et Ino, Pélidas, Nélée et Nestor, Bias et Mélampus, le sanglier Calydonien et l'expédition des Argonautes. Le deuxième livre est consacré à Inachus, Persée, Hercule, et aux Héraclides, jusqu'à Égyptus, fils de Céphonte. Dans le troisième livre, l'auteur s'occupe d'Agénor et de sa descendance, et rapporte d'abord les fables crétoises, ensuite celles de Thèbes, qui renferment l'histoire de Bacchus, celles de la guerre de Thèbes et de la guerre des Epigones, les aventures d'Alcméon, enfin les fables arcadiennes. La mention des sept filles d'Atlas le conduit à parler des fables lacédémoniennes et troiennes. Il passe brusquement aux Éacides, et sans transition aux fables attiques, qu'il raconte jusqu'à Thésée. Le reste de l'ouvrage, qui renferme les histoires de Phèdre et d'Ariane, celle de Pélops et des Pélopiens, et par suite les aventures d'Atreïde et des Atrides, jusqu'au retour des Grecs de l'expédition de Troie, manquent; car on voit, par les citations, que la *Bibliothèque* allait jusqu'à ces événements, qui forment la limite entre la fable et l'histoire. Les principales sources où Apollodore a puisé sont les anciens poètes, surtout les poètes cyclopiques, et ce n'est pas un petit mérite de sa compilation que celui de nous avoir conservé quelque souvenir de ces vieux documents, dont il insère des passages dans ses récits, circonstance qui rend son style très-inégal. T. Lefèvre, un des éditeurs de la *Bibliothèque d'Apollodore*, a prétendu que nous n'avons pas l'ouvrage tel que son auteur l'avait composé, et que ce qui nous est connu n'en est qu'un extrait. D'après un autre éditeur, cet extrait serait tiré du grand ouvrage de ce grammairien sur les dieux. Clavier a donné une nouvelle recension du texte, accompagné d'une traduction française (Paris, 1805, 3 vol.); il a réussi à éclaircir des parties très-obscurées de l'histoire primitive de la Grèce. Son commentaire renferme d'excellents documents pour les antiquités helléniques.

Bibliothèque historique, ou *Histoire générale* en quarante livres, par Diodore de Sicile. Cet ouvrage fut publié à Rome; l'auteur y avait consacré trente années de sa vie. Cette histoire embrasse un espace d'environ 1,100 ans, ou tout ce qui s'est passé dans le monde jusqu'à la première année de la 180^e olympiade, l'an 60 av. J.-C. Il ne nous reste qu'une petite partie de cette vaste compilation; savoir, les cinq premiers livres, ensuite les livres XI à XX, des fragments des livres VI à X, ainsi que des vingt derniers. On doit ces fragments à Eusèbe, à Jean Malala, au patriarche Photius; qui ont cité les livres perdus, et surtout à M. Mai, qui les a retrouvés sur les palimpsestes. La préface, placée par Diodore à la tête de l'ouvrage, comprend les cinq premiers chapitres du premier livre; il y expose les raisons qui l'ont engagé à entreprendre son travail et à en établir la division. C'est un grand et beau tableau de la manière d'écrire l'histoire; mais ce magnifique vestibule est bien supérieur en beauté à l'édifice qu'il annonce. Le reste du premier livre, et en général les cinq premiers avec le sixième, qui est perdu, forment une espèce d'introduction et comprennent l'époque fabuleuse jusqu'à la guerre de Troie, que l'historien fixe à 408 ans avant les Olympiades (1183 av. J.-C.). Diodore traite son sujet, non dans un ordre purement chronologique, mais d'après la méthode ethnographique. Il prend d'abord les quatre principales nations : les Égyptiens, les Assyriens, les Éthiopiens et les Grecs, auxquels il rattache l'histoire des peuples qui ont joué un rôle moins important; aux Assyriens : les Chaldéens, les Mèdes, les Indiens, les Scythes, les Amazones, les Hyperboréens, les Arabes; aux Éthiopiens : les habitants des côtes du golfe Arabique, les Libyens, etc.; aux Grecs : les habitants des îles de la mer Méditerranée, les Bretons, les Celtes, Celtibériens, Ibériens, Liguriens, Etrusques. L'ouvrage même, ou plutôt la partie vraiment historique de l'ouvrage, commence au septième livre. Dans cette partie, Diodore, renonçant à la méthode ethnographique, devient simple annaliste, et rapporte les faits année par année. Il distingue cependant les grands événements de ceux d'une moindre importance.

Les livres XI à XX renferment le temps qui s'est écoulé depuis la guerre des Perses sous Xerxès jusqu'à l'an 302 av. J.-C., ou une période de 178 ans. La partie qui a été perdue contenait l'histoire des États formés après la bataille d'Issus, et cette perte est fort à regretter; elle renfermait aussi l'histoire de Rome : le quarantième livre se terminait à l'expédition de Jules César en Bretagne.

Diodore est avant tout un compilateur; comme à tous les auteurs anciens, le sens critique lui fait défaut, et les écrivains du XVIII^e siècle, tels que Voltaire, d'Alembert, Caylus, Fréret, Bougainville aîné, etc., lui ont adressé de graves reproches, qu'on peut ainsi résumer : il écrit simplement, il est vrai, mais sans chaleur et sans intérêt; il commet de fréquents anachronismes, plaçant sous une date ce qui est arrivé avant ou après; il ne sait pas dégager les événements véritables des faits fabuleux; il étend à tous les peuples les croyances et les mœurs des Grecs; on ne

trouve chez lui ni idées générales ni aperçus philosophiques; enfin, son ouvrage ne peut pas être considéré comme une histoire formant un ensemble, un tout, auquel a présidé l'esprit d'unité; ce n'est qu'une collection de documents historiques. Sans nous dissimuler ce que ces critiques ont de fondé, nous devons reconnaître, néanmoins, que la *Bibliothèque* de Diodore est un des plus précieux monuments que nous ait légués l'antiquité, et sans lequel nous serions condamnés à ignorer éternellement une foule de faits et de traditions qui intéressent vivement l'histoire; d'ailleurs, si nous avons dit que Diodore péchait par la critique, nous n'avons nullement prétendu que le bon sens et le jugement fussent bannis de son ouvrage; on y rencontre, au contraire, des réflexions ou la hardiesse de l'expression s'allie à une véritable profondeur dans la pensée, telles que celle-ci, que Diodore s'est plu à reproduire plusieurs fois, comme le résultat d'une conviction qui le débordait : « Les grands hommes sont la ruine d'un État. » Parfois aussi, ce sont des maximes véritablement chrétiennes, comme la suivante, qui revient également plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage : « Il vaut mieux pardonner que punir. » Nous croyons donc que la perte des vingt-cinq derniers livres de la *Bibliothèque historique* de Diodore est éminemment regrettable, à en juger par ce qui nous en reste, riche mine qui n'a encore été que médiocrement exploitée, et qui peut fournir un inappréciable butin à l'histoire des sciences physiques et naturelles.

La première édition complète de ce qui reste de Diodore de Sicile est celle d'Henri Estienne, texte grec (1559, in-fol.). Celle de Wesseling, grecque-latine (Amsterdam, 1745, 2 vol. in-fol.), avec d'excellentes remarques, est assurément la meilleure. Cette édition a été réimprimée en 11 vol. in-8^o (Deux-Ponts et Strasbourg, 1793-1807), avec des commentaires de Heine et de J.-N. Eyring, et un index. Les 14 premiers livres d'une édition toute grecque, de Ch. Eichstaedt, ont paru à Halle (1800-1802, in-8^o). D'autres éditions ont paru : à Leipzig (1828-1831, 5 vol. in-8^o); dans la même ville, stéréotype (1829, 6 vol. in-16); à Paris, F. Didot, grec-latine (1842-1844, 2 vol. grand in-8^o). Il y a une traduction française de Terrasson (Paris, 1737, 7 vol. in-12; et 1777). La meilleure des traductions françaises, comme exactitude et élégance, est celle de N.-A.-T. Miot (Paris, F. Didot, 1838, 7 vol. in-8^o). Nous mentionnerons aussi celle de M. P. Hoefler (Paris, 1846, in-8^o), traduction d'une fidélité scrupuleuse, et où les détails techniques relatifs aux sciences, mal compris et mal exprimés par les interprètes précédents, sont rendus avec autant d'exactitude que de précision. Une traduction latine du Pogge, dont on a fait quelques réimpressions (Bologne, 1742, in-fol.), est très-incomplète et n'est recherchée que pour sa rareté.

Bibliothèque, ou *Myriobiblon*, de Photius, patriarche de Constantinople. Le titre exact de cette compilation est : *Description et dénombrement des livres lus par nous, au nombre de deux cent soixante-dix-neuf, dont notre cher frère Tarasius a désiré connaître le contenu*. Ce livre se compose d'extraits de deux cent soixante-dix-neuf ouvrages que lut Photius pendant qu'il était en ambassade en Assyrie. Il a été le premier essai, et est resté longtemps le modèle des ouvrages critiques et bibliographiques, genre de littérature dans lequel les modernes ont beaucoup surpassé les anciens.

Le recueil de Photius peut être comparé à ces albums ou registres que possède tout Anglais instruit, et dont les pages blanches reçoivent à tour de rôle des découpages d'articles historiques, littéraires et scientifiques, pris dans les journaux et les magazines. C'est un moyen fort judicieux de se créer, selon ses goûts, ses aptitudes ou sa profession, une encyclopédie personnelle, qui s'enrichit incessamment et se rectifie au besoin par elle-même. Photius ne fit pas autre chose, en rassemblant des matériaux bibliographiques qui ont pour nous le précieux avantage de nous faire connaître les écrivains de l'antiquité, et de nous signaler des ouvrages qu'il faut désespérer de retrouver. On comprend dès lors l'importance archéologique de son répertoire, de ses archives. De plus, ce recueil se distingue d'une simple compilation par l'élément critique, qui intervient fréquemment dans des remarques ou notices préliminaires : or, Photius fut le plus illustre savant du IX^e siècle. Un bibliographe allemand juge son travail en ces termes :

« Il ne règne ni ordre ni méthode dans cette composition. Des écrivains païens et chrétiens, anciens et modernes, se suivent de la manière que le hasard fit tomber leurs productions entre les mains de l'auteur; ainsi, on passe d'un ouvrage érotique à un traité de philosophie ou de théologie, d'un historien à un rhéteur. Les écrits des mêmes personnes ne sont même pas réunis. En général, le plus grand nombre des livres sur lesquels Photius nous donne des notions, et dont il nous a laissés des extraits, tiennent à la théologie, aux décrets des synodes, aux disputes religieuses : la littérature profane n'y occupe qu'une place secondaire. Néanmoins, parmi les ouvrages d'historiens, de philosophes, d'orateurs, de grammairiens, de romanciers, de géographes, de mathématiciens et de médecins, que Pho-